

Nous poursuivons ici la publication de la série de textes que nous a confié V. Flusser.

Il s'agit d'un texte traduit de l'anglais par nos soins et non revu par son auteur. Nous nous excusons pour les quelques néologismes qui se seraient glissés dans la présente traduction.

SERRAITE

5/6

1980 II

### L'Indépendance ou la Mort

Ce cri, par lequel l'indépendance brésilienne fut proclamée, est significatif de notre situation actuelle, dans la mesure où on le dénote de son contexte historique. Du point de vue de l'histoire ce cri est douteux : il affirme que pour la bourgeoisie portugaise installée au Brésil, il vaut mieux mourir que de dépendre de cette partie d'elle-même restée au pays. Mais d'un point de vue existentiel, il est valide : mieux vaut être mort que de dépendre de son entourage. Mais bien sûr on peut dire que chacun dépend des choses du monde ; c'est le désir de surmonter cette contrainte qui caractérise l'homme. A présent nous en sommes arrivés à dépendre des choses qui nous environnent comme des infirmes. Dans une telle situation le cri devient tout un programme.

Le terme « indépendance est généralement appliqué à des Etats, non à des individus, et sa signification est proche de « souveraineté ». Quand l'empereur brésilien traduit l'expression romantique : « donnez-moi la mort » par le cri mentionné ci-dessus, il transfère le problème du royaume de la politique, espace de la liberté, à celui des relations internationales, espace des institutions. Mais la liberté individuelle et l'indépendance « nationale » ne sont pas des termes tout à fait sans relation : les Etats sont des instruments destinés à rendre la liberté possible. Pourtant le rapport est complexe. Il peut y avoir des Etats indépendants qui permettent la liberté individuelle et d'autres qui la répriment. La liberté est une valeur (« Je dois être libre ») et l'indépendance est une des méthodes permettant de l'acquérir. L'indépendance nationale n'est ni bonne ni mauvaise mais les Etats, comme tout instrument, ne peuvent être jugés qu'après que l'on ait examiné leur fonctionnement à des situations individuelles, concrètes. Il faut garder à l'esprit que l'indépendance n'est pas une valeur « per se » dans une situation où le fait de cacher l'oppression individuelle est exalté (comme le font actuellement tant l'Etats souverains).

Le terme « indépendance » peut aussi être appliqué à des individus concrets et pas seulement à des institutions plus ou moins abstraites comme les Etats. On peut, par exemple, plaider en faveur de l'indépendance des femmes par rapport aux hommes, ou des enfants vis-à-vis de leurs parents. Et certaines professions rendent les gens plus dépendants que d'autres : les hommes de loi sont moins assujettis à l'horloge que les ouvriers. Ainsi, la différence essentielle entre indépendance et liberté devient évidente : toutes deux sont des concepts politiques (signifiant l'existence dans la société) mais indépendance signifie que l'on dispose d'un espace en vue d'une action libre, alors que liberté signifie avoir la capacité en vue d'une telle action. Bien que parfois dans le langage on confonde ces deux termes, la grammaire montre la différence : « indépendant de » et « libre pour » (from et for).

« La dépendance c'est le manque d'espace pour les valeurs »

La confusion des deux concepts rend difficile toute analyse de la situation. Le problème de l'indépendance est celui de l'ouverture d'un espace pour la liberté en brisant les chaînes qui lient l'homme à son entourage. Le problème de la liberté est une question de valeur : « Que faut-il que je fasse pour que le monde soit ce qu'il doit être ? ». Dans une situation de soumission totale le problème des valeurs ne se pose pas : il n'y a pas de devoir là où il n'est rien possible de faire. Dans la servitude totale on n'agit pas, mais **on est agi**. On n'est pas sujet mais objet. Les choses sont comme elles sont et rien n'est comme cela devrait être ou ne pas être. C'est pourquoi la « théologie de la violence » n'est pas assez radicale. Elle pose que les Masses ne signifient rien pour la misérable population des pays sous-développés parce que ces gens ne sont pas suffisamment indépendants pour être capables de pêcher et que l'on doit s'efforcer de les rendre plus indépendants avant d'utiliser le terme « masse ». Mais cela est vrai pour tous types de dépendance totale ; par exemple servitude psychologique, fonctionnelle ou contrainte de la drogue. Les fonctionnaires (notamment) doivent aussi être plus indépendants avant de pouvoir pêcher (c'est-à-dire admettre et pratiquer des valeurs que l'Eglise condamne). La soumission totale c'est le manque d'espace pour les valeurs.

L'espace qui s'ouvre quand la dépendance totale est brisée peut être l'espace politique, la République. Il n'y a personne qui soit en dépendance totale. Il est inutile d'essayer de « politiser » de malheureux paons, ou fonctionnaires ou drogués : ils sont incapables de percevoir les valeurs. Leurs vies s'appuient exclusivement sur des modèles « indicatifs » et non « impératifs ». Leur problème n'est pas : « Que dois-je faire ? », mais : « si je fais ceci, il s'ensuivra telle conséquence... ». Les êtres totalement dépendants sont nés néo-positivistes : valeurs, impératifs ne sont pour eux que des propositions dénuées de sens. Essayer de les « politiser », c'est les exposer à un discours littéralement « insensé ». Un exemple nous est donné par Che Guevara libéré par des Indiens boliviens, un autre par les opposants au système soviétique qui essaient en vain de politiser les apparatchiks.

Mais l'espace qui s'ouvre quand la dépendance totale est brisée n'est pas nécessairement la République. Une telle brèche ne garantit en rien l'établissement d'un espace politique et donc la liberté.

L'espace ouvert quand l'indépendance partielle est atteinte peut être fermé aux valeurs. Nombreux sont les gens qui la trouvent ennuyeuse et qui préfèrent donc dépendre des drogues ou d'autre chose. L'indépendance n'est pas une valeur, mais un moyen de parvenir à la liberté, et pour ceux qui ne désirent pas la liberté, la soumission est préférable à l'indépendance. Et ils sont probablement en majorité. L'indépendance partielle est une condition nécessaire mais insuffisante à la liberté. La liberté c'est l'indépendance plus les valeurs. Donc la soi-disant ouverture de la situation brésilienne peut ne pas mener à la République.

Mais ceci n'est pas le véritable problème dans la situation dans laquelle nous nous trouvons. Le problème réel c'est qu'à présent il n'y a plus de peuples partiellement indépendant. L'espace pour la liberté se restreint rapidement. La République, la « polis », est dévorée par les tissus cancéreux des liens qui nous enchaînent aux choses de notre environnement. Nous nous dépolitisons tous à cause de notre dépendance croissante par rapport aux gadgets et aux institutions de notre civilisation. Les valeurs traversent une crise que n'avaient pas prévue les générations précédentes : nous ne les « transvaluons » pas, mais nous ne disposons d'aucun espace pour les percevoir. Nous dépendons trop des choses pour pouvoir leur donner une valeur. Un nouveau type de dés-idéologisation est en train de se former : nous ne dominons pas les idéologies par le savoir, mais par le fait qu'elles deviennent des propositions sans aucun sens. Nous avons échangé la dépendance totale relativement aux conditions naturelles (la misère économique), pour la dépendance totale envers la condition culturelle (la fonction).

Cette dépendance qui est la notre est surprenante. La culture est essentiellement un contexte d'objets matériels et immatériels destinés à rendre les hommes indépendants et à ouvrir ainsi l'espace nécessaire à l'existence politique, à la liberté. En fait, la civilisation occidentale elle-même avait pour but de rendre l'homme indépendant des conditions naturelles. En cela elle a réussi parfaitement : elle a réduit la misère économique, la dépendance de la nature, à des limites auparavant jamais même imaginée (tout au moins dans les pays développés). L'aspect surprenant de la chose, c'est que le résultat en a été la dépendance totale aux objets de la culture même. La civilisation occidentale a ainsi fait une cabriole qui l'a faite se retrouver à l'opposé de toute civilisation : maintenant, elle exclut pratiquement l'exercice de la liberté.

Dans les phases précédentes de notre civilisation la grande majorité de la société vivait dans la domesticité immédiate de la nature : dans la misère. Une minorité infime de gentilhommes fortunés vivait relativement indépendante en tant que groupe de citoyens d'une république. On a justement constaté que durant ces périodes, la dépendance de la majorité vis-à-vis de la nature résultait de l'oppression de l'infime minorité qui jouissait de la liberté. Le problème était donc : comment se défaire de cette oppression ? Ce qui est, bien entendu, la question politique. Mais dans la période actuelle, la misère économique est dans une large mesure remplacée, dans les pays développés, par la dépendance culturelle, par la misère culturelle. Même l'infime minorité de gentilhommes fortunés est victime de ce phénomène. Ce n'est pas l'oppression de l'homme par l'homme, mais celle de l'homme par les choses qui est actuellement notre problème. « Les choses ont pris les rênes et ce sont elles qui nous conduisent. » Ceci n'est pas une question politique. Et notre difficulté, c'est précisément la compréhension du fait que notre problème fondamental n'est plus un problème politique.

## « Une vie de fonctions »

La République a toujours été un lieu pour une infime partie de la société seulement. La grande majorité a toujours été de loin trop dépendante des choses pour pouvoir y participer. Le terme « démocratie » a toujours été une astuce idéologique pour masquer cette réalité à la « masse ». Il peut donc sembler que l'actuel déplacement de la dépendance par rapport aux hommes à la dépendance par rapport aux choses n'ait aucune importance pour la grande majorité des gens. Il semble être indifférent que ce soit un homme ou une institution qui m'empêche d'être indépendant et de jouir de l'exercice de ma liberté. Mais une telle interprétation de la situation présente est erronée, pour la raison suivante : la transformation de l'ensemble des hommes, y compris la traditionnelle « élite », en fonctionnaires de l'appareil autonome, ce qui veut dire en esclaves dépendants, sous-entend que chacun, y compris la grande majorité de ceux qui sont traditionnellement opprimés, mène une vie de fonctions. Le problème de l'indépendance a changé de signification. Dans les situations qui ont précédé la notre, la minorité manipulait les valeurs et les imposait à la majorité : la société existait pour l'intérêt de la minorité. A présent l'appareil manipule automatiquement les modèles fonctionnels et les impose à tous : la société vit une forme d'existence dénuée de sens. Dans les situations telles qu'elles étaient auparavant, la minorité imposait son idéologie à la majorité : la vie n'avait d'autre sens que celui que les « dominants » voulaient qu'elle ait. A présent l'appareil impose à la société des modèles de comportement sans idéologie : la vie devient absurde. Ainsi, dans les situations précédentes il y avait toujours la possibilité de « voir à travers » l'intention du « pouvoir », et de démasquer son idéologie : les révolutions étaient toujours possibles. A présent il n'est plus possible de « démasquer » et de « voir à travers » : il n'y a rien à démasquer et rien à voir. Il n'y a aucune possibilité de révolution future. L'histoire est arrivée à une fin et son stade final en est l'appareil totalitaire. A moins que, bien sûr, la prise de conscience du fait que notre problème n'est plus un problème politique, ne nous éveille en nous ouvrant des perspectives...

## « Des systèmes autonomes »

« Indépendance » et « autonomie » impliquent toutes deux des systèmes qui génèrent leurs propres règles. Mais dans les systèmes indépendants, les règles ressortent d'échange de valeurs, d'un « consensus ». Dans les systèmes autonomes elles surgissent

automatiquement. L'autonomie est automatique, ce qui signifie aveugle aux valeurs. Cette cécité est inscrite dans l'apparatus : il est programmé pour créer des règles toujours nouvelles grâce au feed-back obtenu par leurs applications. Bien qu'à l'origine ils aient été programmés par l'homme, ils ne peuvent plus maintenant être régis par eux, dès le moment où ils commencent à fonctionner selon ce programme. Dans ce sens, ils sont autonomes. Il est cependant inutile de demander quels intérêts ces appareils servent, de poser la question politique. Si ils fonctionnent comme ils le devraient, ils ne servent d'autre dessein que le leur et s'ils servent encore quelque fin humaine, ils ne sont pas de bons « apparatus ». Les questions politiques ont de moins en moins de sens à mesure que l'appareil apprend à fonctionner.

L'indépendance ou la mort ? Cela signifie donc : dépendance de l'apparatus par rapport aux hommes, ou dépendance des hommes par rapport à l'apparatus ? La réponse nécessite d'envisager des stratégies post-politiques, post-historiques et post-industrielles ; les stratégies de la cybernétique. Et de cette réponse découle, dans le futur, la possibilité de poser toute question concernant la liberté, les valeurs ; de rendre à nouveau ces questions significatives dans le futur.

A Sergio Rouanet, un de  
ceux qui insistent pour  
poser des questions politiques.

Traduction M. Mahous et M. Partouche.